

**LA RENCONTRE DE L'AUTRE ET LA QUESTION IDENTITAIRE DANS
LA SAISON DE L'OMBRE DE LEONORA MIANO, Emmanuel KALPET**
(École Normale Supérieure de Bongor – Tchad)
dkalpetemmanuel2@gmail.com

Résumé

Le but de cette étude est de montrer qu'en réécrivant l'histoire de la traite transatlantique, l'écrivaine camerounaise Léonora Miano a placé au centre de sa création littéraire la notion de l'Autre et son lien avec la problématique de l'identité. L'analyse s'appuie sur la sociocritique de Claude Duchet et l'imagologie de Daniel Henri Pageaux. Elle vise à répondre à la problématique suivante : Comment est perçu l'Autre dans *La saison de l'ombre* ? Et quels sont les enjeux identitaires inhérents au contact de l'Autre ? La notion de l'Autre est donc perceptible à travers l'histoire de la traite négrière marquée par la rencontre entre Blancs et Noirs mais également celle des communautés noires entre elles-mêmes. Empreintes des préjugés et des complexes variables, ces rencontres posent un problème d'identité dans toute sa complexité.

Mots clés : Miano, création littéraire, traite négrière, l'autre, identité

**THE MEETING OF THE OTHER AND THE QUESTION OF
IDENTITY IN THE SHADOWS SEASON BY LEONORA MIANO**

Abstract

The aim of this study is to show that by rewriting the history of the transatlantic slave trade, the Cameroonian writer Léonora Miano placed the notion of the Other and its link with the issue of identity at the center of her literary creation. The analysis is based on the sociocriticism of Claude Duchet and the imagology of Daniel Henri Pageaux. It aims to answer the following question: How is the Other perceived in *The Season of Shadows*? And what are the identity issues inherent in contact with the Other? The notion of the Other is therefore perceptible through the history of the slave trade marked by the encounter between Whites and Blacks but also that of black communities among themselves. Marked by prejudices and variable complexes, these encounters pose a problem of identity in all its complexity.

Keywords: Miano, literary creation, slave trade, the other, identity

Introduction

Les écrivaines africaines de la migritude ont placé au centre de leur création littéraire la notion de l'Autre et son lien avec la problématique de l'identité. Il suffit, à cet effet, de lire par exemple *Le ventre de l'Atlantique* de Fatou DIOM, *Amours sauvages* de Calixte BEYALA ou encore *Habiter la frontière* de Léonora MIANO pour mesurer l'ampleur de ce questionnement. La

lecture de *La saison de l'ombre* révèle des indices textuels qui inscrivent ce roman dans l'illustration de cette interrogation existentielle. Publié en 2013, *La saison de l'ombre* raconte l'histoire d'une société troublée après une annexion extérieure occasionnant la disparition de douze premiers-nés. Cette société gangrenée par des préjugés internes s'interroge sur la nature de l'agression à son égard et tente d'assigner son malheur aux femmes dont les enfants ont disparu. Ainsi, au-delà de la question identitaire c'est vraisemblablement l'exposition de la condition féminine et du combat pour l'émancipation de la femme. En parcourant ce récit dans le contexte actuel où le monde se veut un village planétaire et où la question identitaire se pose avec acuité au sein des communautés humaines, il nous a semblé important de nous pencher sur les enjeux des relations humaines sur fond de diverses appartenances. Ainsi, à partir d'un cadre diégétique imaginaire, la présente réflexion ambitionne de cerner la notion de l'Autre dans sa complexité en rapport avec la problématique de l'identité.

En effet, l'Autre, ce concept cher à la littérature comparée, désigne l'altérité. Dès lors, est autre, tout ce qui relève du différentiel. De là, l'étranger est cet être perçu comme venant d'un autre pays : il est un individu qui a sa langue, sa culture, son système de valeurs. Mais l'Autre est simplement ce qui paraît étrange, non familier. C'est pourquoi, humainement parlant, l'on a tendance à rejeter ce qui est étranger. Ce rejet, très souvent, est motivé par l'angoisse et la culpabilité qu'un sujet éprouve devant autrui, qui est susceptible de l'amener à réviser son identité. Et pourtant, l'Homme a tendance de ne pas vouloir abandonner ce qui constitue son être, sa personne, ses valeurs : son identité. D'où, le rejet perpétuel que quasi systématique de l'Autre. Cependant, pour qu'il y ait cohésion, l'acceptation de l'Autre (malgré ses « limites », son « unité », sa prétendue « pureté ») peut relever d'une nécessité.

Comment est perçu l'Autre dans *La saison de l'ombre* ? Et quels sont les enjeux identitaires inhérents au contact de l'Autre ? Telles sont les interrogations au cœur de cet article. Pour répondre à ce questionnement, nous convoquons la sociocritique de Claude Duchet, car elle permet la lecture du social, de l'idéologique, de l'historique et du culturel dans une pratique textuelle. A cette grille nous adjoignons l'imagologie de Daniel Henri Pageaux telle qu'exprimée dans son ouvrage *La littérature générale et comparée*. Il s'agira, à travers cette démarche, de « chercher ce que le texte lu comme un témoignage [...] dit sur l'Autre. Le texte littéraire est, ici, étudié comme un processus narratif, descriptif et aussi cognitif où il faut repérer ce qui est dit et tout autant ce qui est tu. » D.H. Pageaux (1994, p.69).

1. La problématique de l'Autre

Les écrivains de la migritude sont ceux issus de différents pays africains ou d'ailleurs et se retrouvant en Occident, dans les pays de l'Autre, pour diverses raisons. Ils intègrent ce nouvel espace et entretiennent des relations avec l'Autre. En effet, l'histoire de ces écrivains qui sont essentiellement des migrants ou des immigrés est de toute évidence liée à la rencontre des peuples, celle des peuples africains et occidentaux en l'occurrence. C'est un fait qui marque le souvenir et qui

s'impose davantage comme réminiscence dans leurs créations littéraires. *La saison de l'ombre* est, à cet effet, un exemple illustratif. Dans ce roman, la rencontre de l'Autre est perceptible à travers l'histoire de la traite négrière : une rencontre entre le Noir, considéré dans son état comme un sous-homme et le Blanc, autoproclamé maître et décideur légitime, disposant du droit de réduire le Noir en esclave et de décider de son destin. Au-delà, *La saison de l'ombre* met aussi en exergue la rencontre des communautés noires qui vivaient autrefois repliées sur elles-mêmes.

1.1. L'Autre le Blanc

Élément sur lequel est fondé l'essentiel de l'intrigue de ce roman, la traite négrière constitue également un thème majeur et un véritable moment de rencontre de deux races jadis inconnues l'une de l'autre. Le Noir a alors découvert l'étrange individu qu'il appelle « homme au pied de poule ». Certes, il s'agit là d'une des rencontres les plus mauvaises mais qui occasionnent, en dépit de tout, la découverte de l'Autre. En évoquant la traite négrière, l'auteure met à l'avant-plan de son récit cette rencontre qui fut douloureuse pour les Noirs. Dès lors, se perçoit un intérêt particulier que témoigne Léonora Miano à travers le questionnement de son roman porté essentiellement sur l'histoire de la traite négrière quand bien même supposée éculée. De toute évidence, le roman de Léonora Miano traduit sa vision du monde eu égard à sa situation d'immigrée, celle d'inscrire la traite négrière dans le patrimoine commun de l'humanité et œuvrer pour la prise de conscience de ce passé commun et la résilience. L'art de Miano semble montrer que le contact de ces peuples à travers la traite négrière marque le début d'une marche irréversible vers un monde pluriel à jamais ; un monde où toute authenticité, tout repli identitaire est impossible. Et comme le disent si bien Yves Reuter et Pierre Glaudes (1998, p.17) : « aucun écrit n'est absolument neutre, car il provoque une certaine représentation de la réalité, parmi d'autres possibles. A ce titre, il porte les marques d'une vision du monde, qu'elle soit manifeste ou latente ».

En effet, si les écrivains africains endogènes ont hérité aujourd'hui d'une littérature qui s'est adaptée au fil du temps à la mutation sociale et à l'évolution sociopolitique de leurs pays, tel semble n'être pas le cas de ceux de la migritude. Même si les raisons de leurs exils sont multiples, les écrivains de la migritude sont conscients du fait que la rencontre des peuples noirs et blancs est un fait majeur pouvant expliquer leur situation actuelle. Que des Noirs se retrouvent aujourd'hui à vivre chez l'Autre, le Blanc, est une conséquence lointaine de cette expatriation des peuples qui a commencé depuis la traite négrière, réalité qui, au-delà du fait qu'elle permette au Noir et au Blanc de se rencontrer, met également au contact des peuples autochtones.

1.2. La rencontre des autres peuples autochtones

La pratique de la traite négrière a mis au contact deux peuples, deux races. Même si ce contact s'est établi dans des conditions déshumanisantes, il a toutefois permis de découvrir l'Autre. C'est ce qui est remarquable dans *La saison de l'ombre*. Outre cette rencontre qui se situe à une échelle plus grande, on perçoit

aussi une autre qui se situe au niveau des communautés autochtones.

Le narrateur montre que les Mulongo, les Bwele et les Isedu ont découvert le Blanc, ils l'ont rencontré et ont commercé avec lui mais qu'au-delà, ils ont également appris à se connaître en tant que communautés autochtones vivant jadis en autarcie. Tout portait à croire que ces peuples se suffisaient à eux-mêmes mais ils ont fini par se contaminer, se (re)découvrir. C'est ainsi que le Mulongo a rencontré le Bwele et l'Isedu. Ainsi, pour des questions d'intérêts, les Isedu ont tissé des relations commerciales avec les Bwele qui, à leur tour, ont assujéti le peuple Mulongo pour ainsi conjurer leur sort.

Ainsi, rencontrer l'Autre, c'est le (re)découvrir à travers tous ses repères identitaires. Un tel exercice impose un jugement de valeur dont le regard évaluateur découle d'une situation initiale d'appartenance de celui qui apprécie l'Autre. En effet, ces différents peuples ont des us et coutumes variables et qui déterminent leur conception particulière des choses, fondent leur organisation sociale spécifique. C'est ainsi que l'eau, par exemple, occupe une place importante dans la vie des Bwele alors qu'elle est pratiquement inconnue des Mulongo. Ces différences étonnent et sont sujets à un discours évaluateur. On constate ce discours évaluateur chez Mutango, lorsqu'il dit : « Les Bwele sont nombreux, puissants et ingénieux, mais il leur reste des choses à apprendre, quant aux lois qui régissent la vie. » (Miano, 2013, p.95) Il est à noter qu'à travers cette déclaration, ce notable mulongo relève les acquis de Bwele et en même temps leurs lacunes. Pour sûr, toute rencontre est un moment de découverte, de confrontation des valeurs qui débouche sur des évaluations dont la conséquence est la remise en cause des pratiques de l'Autre. Ce processus est typique du stéréotypage qui, selon D.H. Pageaux (1994, p.63), « opère une confusion entre deux ordres de faits distincts et complémentaires : nature et culture, l'être et le faire ». C'est d'ailleurs dans cette logique que P. Hamon (1984, p.107), évoquant le commerce entre les êtres humains, met l'accent sur le caractère subjectif du regard de l'Autre ; ce regard évaluateur est souvent tributaire des conduites préconçues édictées par la société d'appartenance. C'est ainsi qu'il écrit :

Mode d'évaluation de la relation sociale entre les personnages ; celle-ci est en effet toujours plus ou moins ritualisée, et la relation interpersonnelle, relation entre sujets individuels ou collectifs, est toujours médiatisée par des normes, des morales, des arts de recevoir, de se présenter, manières de table, théories et systèmes politiques, conduites de séduction, rites de passage, étiquettes diverses, contrats d'échange, tabous sexuels, etc.

Cette distinction purement idéologique est le prélude du repli identitaire manifesté par Epa qui étiquette et stigmatise l'individu venant du Nord. À ce sujet, D.H. Pageaux (1995, p.136) affirme que « [...] l'image de l'étranger est un puissant révélateur des options et des opinions de la culture regardante. ». Ainsi, le regard évaluateur du personnage mobilise les valeurs, préjugés, et *a priori* de sa culture. L'attitude du notable mulongo vis-à-vis des pratiques Bwele est illustrative à plus d'un titre :

Le notable mulongo s'étonne de les voir déplier un tissu à même le sol. Le chasseur

lui dit que ce textile n'est pas conçu pour l'habitation. Cette étoffe, tissée comme toutes les autres par les hommes est considérée à la fois comme un élément du mobilier et comme objet décoratif. Une fois façonnée par les tisserands, elle est confiée à une catégorie précise de femmes chargées d'y broder des motifs selon leur fantaisie [...] L'homme n'est pas certain de tout saisir : d'où il vient, les artisans sont, bien sûr, très attachés à la beauté de leurs œuvres, mais elle est conditionnée par l'adéquation entre l'objet et sa signification profonde [...] On ne peut consacrer le même matériau à des usages si différents, c'est absurde. L. Miano, (2013, pp.90-91)

Là, Mutango s'appuie sur des expériences personnelles découlant des réalités de son terroir pour évaluer et remettre en cause ce qui a cours en pays Bwele. Pourtant les valeurs de ces sociétés ne sauraient s'imposer d'évidence comme universelles. C'est à ce niveau justement que se perçoit la dangerosité de l'évaluation. Dans une telle circonstance, la rencontre est un contexte qui sert de prétexte pour établir un distinguo entre soi-même et l'autre, l'ici et l'ailleurs. Mais en réalité, l'Autre n'est qu'une partie du Même. À propos de cette interdépendance de l'image de l'Autre et de soi, D.H. Pageaux (1995, p.141) déclare :

Je regarde l'Autre, mais l'image de l'Autre véhicule aussi une certaine image de moi-même. Impossible d'éviter que l'image de l'Autre, à un niveau individuel (un écrivain), collectif (une société, un pays, une nation) ou semi collectif (une famille de pensée, une opinion), n'apparaisse aussi comme [...] le complément, le prolongement de mon propre corps, de mon propre espace.

Dans tous les cas, la rencontre des peuples est l'un des thèmes sur lesquels ce roman s'articule. Qu'il s'agisse de la rencontre de l'Autre le Blanc qui paraît « bizarre » dans son accoutrement ou de la rencontre du Bwele et de l'Isedu, il y a toujours l'Autre qu'on rencontre par la force de l'Histoire et qu'on est amené à découvrir. Ainsi, à travers ce thème qui paraît singulier et en déphasage avec la thématique actuelle de la littérature camerounaise, Léonora MIANO oriente, d'une certaine manière, son texte et l'inscrit dans un contexte qui se rattache à sa situation d'immigrée et à celle des milliers d'individus qui se trouvent confrontés à cette réalité. Si hier l'Afrique dans son ensemble était prise d'assaut par des Occidentaux recherchant des terres, des minerais et de la main d'œuvre, aujourd'hui, l'Occident est à son tour pris d'assaut par des milliers d'Africains, souvent déçus par la gestion du continent, et en quête d'une vie meilleure. Les deux peuples se mêlent à jamais et vivent peu ou prou ensemble, s'influençant les uns les autres. Un fait qui n'est pas sans poser un problème d'identité, laquelle peut être plurielle ou menacée.

2. « L'identité en question »

L'identité est ce qui caractérise un individu ou un groupe d'individus. Lorsque nous considérons les individus, ils sont différents les uns des autres de par leurs noms, leurs physiques, leurs croyances etc. ; il en va de même des sociétés ou groupes humains. En fait, chaque société, chaque peuple a ses croyances, ses rites et surtout son histoire qui permettent de le définir et de le distinguer des autres. Dans ce sens, la mémoire collective est particulièrement importante, voire

indispensable dans la construction de l'identité. Cette mémoire collective, cette possibilité de se (re)définir, de se situer par rapport à l'Autre est de mise dans les problèmes auxquels les immigrés et les migrants sont confrontés. Elle revient sans cesse sous la plume des écrivains de la migritude qui, de différentes manières et à travers divers styles, s'y penchent et mettent en exergue des individualités ou des groupes d'individus faisant face à cette problématique identitaire ; des individus dont le quotidien prédispose à la rencontre de l'autre et à une perpétuelle (re)définition de soi.

De toute évidence, à la rencontre de l'Autre, l'identité est, dans un premier temps, menacée, mise ensuite en situation de crise. Elle devient souvent plurielle, faite de plusieurs cultures et ce, compte tenu de l'influence de l'autre et de la mise en commun des cultures diverses.

2.1. Contexte d'une identité évanescence

La traite négrière n'a pas seulement enlevé au peuple mulongo douze de ses membres. Elle lui a aussi enlevé son essence, son identité et l'a éparpillé à travers le monde. Les paroles qui s'échappent des personnages kidnappés racontent ce fait et disent le malheur qui est le leur. Dans la foulée de cet enlèvement, ils sont non seulement isolés mais ont aussi perdu leurs noms, leur identité. C'est ainsi que Mutimbo souligne : « Je suis comme tous ces gens. Nous sommes ceux que l'eau n'a pas emportés. Ceux à qui la terre a tout retiré. On nous a dérobé le chemin qui nous aurait permis de rentrer chez nous. On nous a arraché nos noms. » L. Miano (2013, p.162). N'est-ce pas là une perte de dignité et d'identité que d'être dépossédé de son nom, bref de ses repères identitaires.

Arrachés de leur terre, retirés de leur culture et de leurs croyances, ces individus se retrouvent dans une situation qui les obligent à cohabiter avec des individus, des « têtes rasés » comme on les désigne dans ce roman, enlevés eux aussi des milieux autres. Etablis désormais dans leur statut d'esclaves, ils sont dépossédés de leurs noms, déracinés de leur origine au point de se retrouver sans repère identitaire. Ridiculisés, chosifiés et entassés comme des animaux, ils sont donc des « riens ». Ils n'existent que parce qu'ils sont utiles pour le rendement financier de leurs maîtres, les Blancs, qui sont désormais leurs propriétaires. Dans cette expression « on nous a dérobé le chemin qui nous aurait permis de rentrer chez nous », il faut y voir à la fois un retour physique et symbolique ; un retour à l'authenticité identitaire qui n'existe plus. Cet enlèvement marque une étape de non-retour. La rencontre avec les autres captifs symbolise alors l'impératif de collaborer avec des individus issus d'autres cultures, ayant d'autres identités.

En réalité, que devient-on lorsqu'on a tout perdu, même son nom. Notre identité se trouve arrachée, remise en cause. C'est ce qui se construit à travers la mise en scène de la situation de ces personnages. Ayant tout perdu, ils ne sont plus rien et n'ont aussi rien. Ils sont non identifiables. Aussi le personnage Mukudi déclare-t-il : « Ces gens nous ont tout pris. Tout. » L. Miano (2013, p.179). On comprend aisément que ce personnage ne parle pas seulement de lui ni d'un simple individu ; mais bien plus de toute une race. Le substantif « tout » revêt un caractère hautement idéologique. Il fait écho d'une situation qui est celle d'un groupe sinon

de tout un peuple, de toute une race.

De même, le précédent constat de Mutimbo n'est pas isolé. En effet, en donnant un écho favorable à Mukudi, il permet d'illustrer un état d'esprit collectif chez les personnages qui font montre d'une prise de conscience eu égard à leur situation défavorable mais surtout irréversible. Ils sont conscients du fait qu'ils ne sont et ne seront plus ce qu'ils ont été. Leur destin se trouve désormais lié à celui des autres. Leur histoire, bien que s'inspirant de leur passé, s'écrira désormais en prenant en compte des éléments autres. C'est ce qui se remarque d'ailleurs dans l'attitude de Mukudi. En effet, abandonné par ses ravisseurs, ce dernier refuse de repartir chez lui. C'est ainsi qu'il déclare, déclinant les conseils de Eyabé qui tente de le convaincre de rentrer chez lui en pays Mulongo :

Ne prononce plus ce nom en ma présence [...] Je n'irais pas avec toi. Je ne pourrais plus vivre parmi vous, à présent. Peu importe ce qu'il me faudra encore subir en demeurant ici. [...] Ne m'appelle plus ainsi. Ce nom était le mien dans un autre monde. Dans celui-ci, je ne suis ni un fils, ni un frère. La solitude est mon logis et mon seul horizon. L. Miano, (2013, p.191)

On constate ici que le refus de Mukudi est lié au fait qu'il est conscient du bouleversement qui s'est opéré en lui à travers son enlèvement de la société et son entrée en contact avec l'Autre. Aussi, parce qu'il sait que plus jamais il ne sera cet homme identifiable par son nom et portant la dignité de tout un peuple. Enlevé, tenu au respect par des hommes qu'il aurait combattu en temps normal, vendu comme une bête à un groupe d'individus qu'il n'a jamais vus et ensuite abandonné sur une terre étrangère parce qu'inapte de servir, il aura tout subi en ce temps record qui marque une étape de sa vie. Il a tellement subi qu'il ne pense plus en subir davantage. Cette séquence lui a aussi laissé tellement de cicatrices qui lui resteront à jamais sur la conscience. Il ne redeviendra plus ce Mulongo digne. Donc, autant ne plus chercher à s'identifier honteusement par son nom et à son peuple. Il est désormais fait de souche mulongo et d'appartenance autre, laquelle appartenance est conséquence de la réalité et lui impose de redéfinir son appartenance, surtout, de se frayer un nouveau chemin.

Dans ses propos, le refus de porter son nom et d'accepter un probable retour chez lui marque le début de la crise identitaire chez ce personnage. S'il refuse de porter son nom et de repartir chez lui, c'est parce que la situation qui se pose à lui s'impose comme une fatalité. Il ne pense pas qu'il ait une possibilité d'échapper à ce sort. C'est ce qu'indique d'ailleurs le narrateur en ces termes : « Comme les autres crânes rasés qui traînent alentour, en attendant que leur sort soit scellé, il considère n'avoir plus de passé. » L. Miano (2013, pp.191-192) N'avoir plus de passé c'est, en fait, ne plus se reconnaître, perdre à jamais ce qui, jusque lors, constituait votre personne, votre identité. Cette situation est, en effet, celle de beaucoup d'immigrés aujourd'hui à travers le monde. Elle est la réalité des écrivains de la migritude : cet impératif de reconnaître l'impossible retour et l'improbable enfermement dans des cultures exclusivement africaines.

Lorsqu'on perd son identité, on perd ses repères historiques. C'est ce que le narrateur met en exergue à travers la description de la situation des personnes qui se sont constitués à la suite de la traite et qui, tant bien que mal, essaient de mener

une vie normale, de se constituer en un groupe uni et cohérent. Il s'agit de ces individus arrachés chacun à son milieu et sa culture, et qui se retrouvent mis en commun, qui expriment la nécessité de communiquer, de tisser un lien leur permettant de s'identifier. Une identité probablement plurielle, car chacun y mettra ce qui lui reste de son passé. Il est évident que dans un tel projet, « le plus difficile à vaincre, dans cette entreprise de quête de soi, ce sont les préjugés. » D. Pare (2020, p.6) mais n'ayant pas un véritable repère, ni un ancêtre, moins encore un véritable passé communs, ils tentent quand même de se constituer en société, de jeter les bases d'une nouvelle société qui prend en compte leur diversité de cultures tout en prônant leur unicité en tant qu'humains.

La remarque faite par la matrone à propos est significative d'angoisse existentielle que vivent ces êtres arrachés de leur milieu d'origine et qui se retrouvent sans repère. Prenant appui sur les seules conceptions du monde de sa société, sur la situation et le devenir de ces individus confrontés à l'impératif de recréer les liens pour survivre, comme le souligne le narrateur : « la matrone se demande ce que l'on peut devenir sans le secours des ancêtres, sans reconnaître, sur le sol, l'empreinte de leur passage. Comment avancer, si d'autres n'ont pas déjà tracé le chemin. » L. Miano (2013, p.227). Lorsqu'on n'a pas de repère, lorsqu'on ne peut plus retrouver la trace laissée par les anciens, notre identité se construit au jour le jour, au carrefour de deux, voire plusieurs cultures. Un tel contexte prédispose à la rencontre de l'Autre qui, au demeurant, devient notre semblable car à défaut d'avoir un ancêtre commun avec vous, a au moins en commun avec vous d'avoir été, lui aussi, extirpé de sa culture et réduit également en esclave. Cet ensemble donne une identité plurielle, faite de morceaux collés. L'histoire de la traite devient l'élément majeur de cette mémoire collective.

2.2. Contexte d'une identité plurielle

La traite a arraché des hommes et des femmes de leurs terres d'origine, elle leur a ravi leur nom et les a bannis de leur culture. Elle a mis ensemble des individus capturés dans diverses contrées, n'ayant ni langues ni cultures en commun. Ceux-ci se retrouvent désormais ensemble et ne pouvant plus continuer à vivre, chacun, replié sur lui-même, sont bien obligés de s'adapter à leur nouvelle situation en s'ouvrant les uns aux autres. C'est ainsi que le narrateur raconte : « Ici, les gens n'ont pas de mémoire commune leur clan n'a ni fondateur ni ancêtre tutélaire. Chacun a apporté ses totems, ses croyances, ses connaissances en matière de guérison. Tout cela, mis en quelque sorte dans un pot commun, forme une spiritualité à laquelle tous se conforment. » L. Miano (2013, p.124). Il se dégage de cet extrait qu'il y a une mise en commun des spécificités pour construire une identité qui a la particularité de se situer au carrefour de plusieurs repères identitaires. C'est donc dire que de ce bouleversement, est née une culture, une identité qui est dorénavant hybride, multiple ou mixte, forgée par le besoin de vivre en commun et la nécessité de progresser ; de jeter les bases d'un nouveau monde. Même si ces différentes personnes n'ont pas tous un ancêtre commun, ils ont en commun d'avoir un passé douloureux, un passé qui les hante, et qu'ils ne sont pas prêts à oublier. C'est ce que montrent ces propos du narrateur :

Ceux qui sont ici ont des ancêtres multiples, des langues différentes. Pourtant, ils ne font qu'un. Ils ont fui la fureur, le fracas. Ils ont jailli du chaos, refusé de se laisser entraîner dans une existence dont ils ne maîtrisaient pas le sens, happer par une mort dont ils ne connaissaient ni les modalités, ni la finalité. Ce faisant, et sans en avoir conçu le dessein, ils ont fait advenir un monde. S'ils parviennent à préserver leur vie, ils engendreront des générations. Prenant le statut d'ancêtres, ils légèreront une langue faite de plusieurs autres, des cultes forgés dans la fusion des croyances. (L. Miano, 2013, pp.131-132)

Il y a là trois aspects : d'abord le passé douloureux, ensuite la mise en commun et enfin la nécessité d'un legs. C'est une expression manifeste d'un besoin de construction d'une culture mixte à travers laquelle s'identifie un peuple aussi pluriel. Cette culture mixte, forgée par la mise en commun de plusieurs autres, forme l'identité de ce « peuple ». Une identité qui devrait être conservée et transmise à la postérité. Une identité fondée sur une histoire commune, constituée elle aussi à partir des faits mis en communs comme on peut lire à travers les propos du narrateur : « Ici, les souvenirs des uns se mêlent à ceux des autres pour tisser une histoire. » L. Miano (2013, p.226). Cette situation rappelle une autre, celle des Caraïbes. En effet, à travers cette langue et cette culture faite de plusieurs autres, se profile l'histoire du Créole. N'est-ce pas que la question identitaire est souvent au cœur des préoccupations des caribéens qui, comme les migrants et immigrés africains à travers le monde se posent la question de l'appartenance au monde, à une culture. Au final, leur identité, se situe dans un espace qui fait fi des frontières, qui refuse de s'enfermer dans un repli identitaire. Ils prônent ainsi le « Tout-monde » où se revendiquent citoyens du monde et prônent même une littérature dite littérature-monde. Il s'agit alors du culte de l'acceptation de l'altérité et du culte de la différence, dans un monde de plus en plus pluriel, conscient de sa diversité et de son intérêt de s'unir. Dès lors, l'identité d'une personne, d'une communauté ne se limite pas à un cercle familial donné. Elle ne peut être parfaite que si deux ou plusieurs communautés s'acceptent mutuellement grâce aux passerelles établies par diverses circonstances. Dans un ouvrage consacré à la question d'identité, D. Pare (2020, p.8) justifie cette nécessité en s'appuyant sur les propos de Cheikh Hamidou Kane : « Chaque heure qui passe apporte un supplément d'ignition au creuset où fusionne le monde (...) L'ère des destinées singulières est révolue. Dans ce sens, la fin du monde est bien arrivée pour chacun de nous, car nul ne peut vivre de la seule préservation de soi... ».

Conclusion

Il est à retenir que dans *La saison de l'ombre*, Léonora Miano met à l'avant plan du récit la notion de l'Autre et son lien avec la problématique de l'identité. Il ressort de l'analyse que la rencontre de l'Autre s'appréhende dans ce roman à travers l'histoire de la traite négrière qui montre la domination et la supériorité du Blanc vis-à-vis du Noir mais aussi les complexes existants entre les Noirs eux-mêmes. D'un côté à l'autre, ces rencontres laissent entrevoir des chocs de cultures, traduisent les différents modes de vie en société, mettent en exergue les psychologies individuelles et expriment surtout l'obligation de « vivre ensemble »

en dépit des différences d'appartenance variables. Un tel contexte prédispose à la crise identitaire qui se justifie dans ce roman par le contexte d'une identité évanescence lorsque le narrateur montre des personnages dépossédés de leurs origines, de leurs noms, de leurs cultures, perdent leur dignité et se retrouvent sans histoires, sans repères identitaires. Issus d'horizons divers et unis désormais par la circonstance douloureuse de la traite négrière, ceux-ci surmontent le repli identitaire et s'adaptent à leur nouvelle situation marquée par une identité plurielle ayant pour seul repère identitaire ce passé douloureux et pour perspective la nécessité de bâtir un monde pluriel, bien informé sur le passé et déterminé à l'accepter et à le surmonter pour le bonheur de la postérité.

Bibliographie :

- Aron, Paul ; Saint-Jacques, Denis et Viala, Alain, 2002, *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF.
- Coughlan Catherine, 2014, *Rencontre de l'Autre et altération du Soi dans l'œuvre de Dany Laferrière*, Thèse, Université d'Ottawa, Canada.
- Duchet, Claude, 1979, *Sociocritique*, Paris, Nathan.
- Hamon Philippe., 1984, *Texte et idéologie*, Paris, PUF.
- Kalpet, Emmanuel, 2020, « Les croyances du terroir comme repères identitaires dans quelques œuvres autobiographiques tchadiennes » in Pare Daouda & Zouyané, Gilbert. (2020). *L'identité en question, de la quête de soi à la rencontre de l'autre*, Yaoundé, Dinimber et Larimber, pp.135-148
- Koye, Samedi, Kalpet, Emmanuel & Mamadi, Robert, Décembre 2021, « Le Ventre de l'Atlantique de Fatou Diome : entre oralité et transmission des valeurs identitaires africaines à travers la figure de la femme » in Revue Akofena spécial n°07, Vol.1 pp. 215-228.
- Miano Leonora, 2013, *La saison de l'ombre*, Paris, Grasset.
- Mizouni, Sophia, 2014, « Léonora Miano et espace afropéen : territoire physique, site virtuel et identités dans Blues pour Elise » in Alice Delphine Tang (dir.), 2014, *L'œuvre romanesque de Léonora Miano : fiction, mémoire et enjeux identitaires*, Yaoundé, Harmattan, pp.305-322.
- Moussima Njanjo, Henri Samuel, « Exilés ou immigrés ? regards croisés sur les Algériens en France et au Québec » in Pare Daouda & Zouyané, Gilbert. (2020). *L'identité en question, de la quête de soi à la rencontre de l'autre*, Yaoundé, Dinimber et Larimber, pp.311-321
- Paki Sale, Rosine, 2014, « Configurations idéologiques dans l'esthétique romanesque de Léonora Miano : une lecture de l'intérieur de la nuit », in Alice Delphine Tang (dir.), 2014, *L'œuvre romanesque de Léonora Miano : fiction, mémoire et enjeux identitaires*, Yaoundé, Harmattan, pp.261-277.
- Pare Daouda & Zouyané, Gilbert. (2020). *L'identité en question, de la quête de soi à la rencontre de l'autre*, Yaoundé, Dinimber et Larimber, pp.53-66
- Pageaux Daniel Henri, 1994, *La Littérature générale et comparée*, Paris, Arman Colin.
- Reuter Yves & Glaudes Pierre, 1998, *Le personnage*, Paris, PUF.
- Tang Alice Delphine, 2014, *L'œuvre romanesque de Leonora Miano : fiction*,

Emmanuel KALPET / La rencontre de l'autre et la question identitaire dans *la saison de l'ombre* de Leonora Miano / Revue *Échanges*, n°23, décembre 2024

mémoire et enjeux identitaires, Yaoundé, Harmattan, pp.305-322.

Wenden Catherine, 1996, « l'Autre au quotidien » Paris, Presse de la fondation nationale des sciences politique, p.159.

Zima, Pierre, 1985, *Manuel de sociocritique*, Paris, Picard.